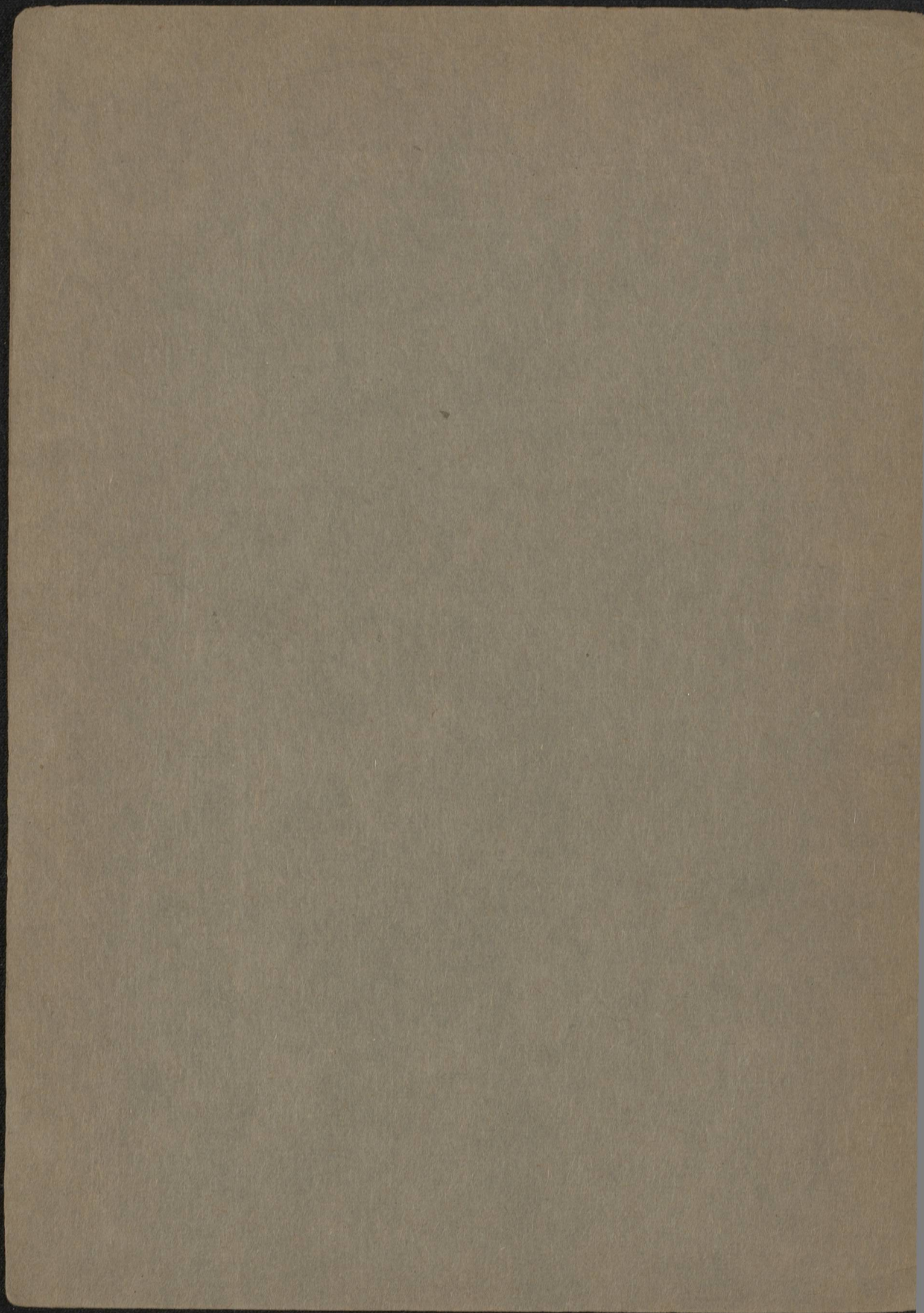


LES GRANDS BELGES

ARNOLD GOFFIN

Emile Verhaeren

1919



proprietà del

Job. O. Rau Neffel

LES GRANDS BELGES

ARNOLD GOFFIN

Emile Verhaeren

ML-VN

3.267

1919

TURNHOUT
ÉTABLISSEMENTS BREPOLS, S. A.
Imprimeurs-Éditeurs

DERNIÈRES PUBLICATIONS DU MÊME AUTEUR :

- LA LÉGENDE DES TROIS COMPAGNONS. Bruxelles,
Lamertin. un vol.
- I FIORETTI. *Les petites fleurs de la vie du petit pauvre
de J. C. Saint François d'Assise.* Paris, Bloud. deux vol.
- S. FRANÇOIS D'ASSISE DANS LA LÉGENDE ET DANS
L'ART PRIMITIFS ITALIENS. Bruxelles, Van Oest un vol.
- THIERRY BOUTS, Bruxelles, Van Oest. un vol.
- PINTURICCHIO, Paris, Laurens. un vol.

A paraître prochainement :

- POUSSIÈRES DU CHEMIN. *Par les routes d'Italie et de
Flandre.* un vol.
- HEURES SOMBRES. *Dans les ténèbres de la culture alle-
mande.* un vol.
- L'ART ET LES ARTISTES BELGES EN ITALIE AUX SIÈCLES
PASSÉS. un vol.
- EN MARGE DE LA RÉALITÉ. un vol.
-

ÉMILE VERHAEREN.

DITES, combien d'années l'avons-nous attendue, la victoire, sous le règne immonde de la brute?... Dans quel silence, serre-chaude enténébrée de la pensée, où grandissaient la haine et le mépris ?...

Selon les heures, il était en nous, ce silence, ardeur ou marasme, enthousiasme ou atonie, mais à toutes les heures, il était deuil... Ah ! pensions-nous, quand le triomphe viendra, enfin, il sera de trop de larmes !... Nous pavoiserons, certes, mais ne devra-ce pas être avec des drapeaux en berne ?... Car, de combien de morts aurons-nous payé le droit à la vie ?...

Nos morts ! Nous nous tenions debout devant eux, émus à la fois d'admiration, de pitié et de nous ne savions quelle fierté sombre.

Héros de Liège, de Namur, d'Anvers, des combats gigantesques de l'Yser ; innocents sans nombre, femmes, vieillards, enfants, dont les tombes sans épitaphe jalonnent l'itinéraire ensanglanté des hordes allemandes ; patriotes frappés dans l'ombre par les tribunaux militaires ; victimes obscures de la douleur, de la misère ou de la famine... Immense foule anonyme, arrachée tout à coup aux sécurités de la paix, pour être livrée en proie au désespoir et à l'immolation ; chœur lamentable qui passait et repassait sans cesse dans l'esprit obsédé... Hélas ! chacune de ces existences était le cher enchantement, la chaleur, la lumière d'une demeure, où, maintenant, il n'est plus que vide, détresse hantée par de déchirants souvenirs : Deuil dans le deuil, ruine dans la ruine, foyers éteints dans l'anéantissement de la patrie !...

Et, du sein de cette multitude confuse, emportée parmi les remous et les tourbillons meurtriers du cataclysme, surgissait et se dressait lentement à nos yeux, ombre amie au milieu de ces ombres inconnues, la figure familière de notre grand Verhaeren... Homme entre les hommes, abattu brutalement, dans la nuit, par on ne sait quel lâche destin embusqué !... Sa disparition avait été pour nous tous comme une subite diminution ! Quel sort méchant souffletait donc ainsi, en lui, héraut du Droit violé, infatigable accusateur du crime, tous ceux que reconfortait seule encore la foi dans la justice immanente ?...

Voici que l'aveugle mort a rendu brusquement muette cette voix volontaire, aux accents âpres et doux, toute vibrante d'un si cordial et si magnanime amour de la vie... Tout aimer pour tout comprendre, — la Nature, inlassable ouvrière de destruction et de renouvellement, comme l'homme, héros tragique, écrasé par les fatalités du monde ou en révolte contre elles, esclave de ses ignorances, dupe de sa science, ourdisseur de chimères, rejeté sans cesse de l'espoir au désenchantement, du désir au désir...

Ah ! la vie, il n'était rien en elle sur quoi sa sympathie ou sa compassion ne se fussent penchées ! De quelle étreinte passionnée, il eût voulu l'embrasser tout entière, êtres, choses, idées, humble ou grande, noble ou dégradée, chair qui jouit ou qui souffre, esprit qui s'exalte, âme qui se tourmente ; tout entière, avec ses réalités qui oppriment, ses rêves qui enflamment, avec la brièveté de ses heures et le poids de son éternité !... Inapaisable aspiration « quand même », vers on ne sait quel éblouissant avenir ; combat jamais découragé dans la pensée et dans l'action, pour la conquête d'une liberté plus belle et d'une beauté plus libre. « O vous, » s'écriait-il dans un des poèmes des *Forces tumultueuses*,

O vous qui me lirez dans les siècles, un soir,
 Comprenez-vous pourquoi mon vers vous interroge ?
 C'est qu'en vos temps quelqu'un d'ardent aura tiré
 Du sein de la nécessité même, le vrai,
 Bloc clair, pour y dresser l'entente universelle.

Lui seul peut nous consoler de lui-même ; seule, du poète mort, l'œuvre vivante...

Ses livres, cependant, sont devant nous, épars sur la table, mais nous appréhendons de les ouvrir... L'émotion trop poignante nous voilera le sens des mots, car, à l'incantation de ses vers ardents, c'est lui qui nous réapparaîtra et qui captivera toute notre attention ; lui, avec sa figure de robustesse et d'entêtement, son masque nerveux et mobile, ses yeux brillants derrière les verres du pince-nez, l'affectueuse brusquerie de son accueil ; avec tout ce qui rayonnait de sa personne de vaillance obstinée, de croyance fervente et joyeuse dans la vie.

Ses attitudes habituelles étaient ainsi que d'inconscientes manifestations de l'impatience de savoir, d'appréhender, de convaincre, d'entraîner, qui brûlait en lui. Ses gestes étaient comme des élans de tout l'être. Il écoutait, et son corps penché en avant, sa tête comme projetée vers son interlocuteur, semblaient aller au-devant des paroles de celui-ci ; il parlait, et les mouvements « autoritaires » de son bras scandaient l'intimation de la parole, pour en renforcer encore l'accent de péremptoire certitude.

Toute la biographie du poète est dans son œuvre, puisque les seuls événements de son existence ont été des événements de pensée. Pour les précisions de fait, quelques dates peuvent y pourvoir. Le reste, la trame, la substance de sa vie, c'est dans ses ouvrages qu'il le faut chercher. Vous y trouverez Verhaeren tout entier, avec son pays, son enfance, sa jeunesse, l'épanouissement de ses aspirations instinctives, l'évolution de son génie ; avec tout ce que le temps, et, si l'on ose dire, le coudolement de la pensée contemporaine, dans la personne de ses plus illustres représentants, lui ont apporté, tout ce qu'il leur a emprunté, comme aussi tout ce que, par la loi de sa propre nature, il en a repoussé.

Ouvrez le volume liminaire de TOUTE LA FLANDRE : les *Tendresses premières*. Verhaeren enfant s'y révélera à vous. Il vous introduira dans son terroir natal, à Saint-Amand, « le village près de l'Escaut — D'où l'on voyait les grands bateaux

— passer... — Le soir, en cortège, sous les étoiles ». Il vous dira les fermes, les luxuriants vergers, la petite église, les notables, le rustique gamin flamand qu'il était, curieux, violent, enthousiaste, ivre d'espace et de volontés spontanées, dont les jeux sur les rives limoneuses du fleuve et dans les barques des mariniers s'entrecoupaient de soudaines songeries ou d'étonnements émerveillés. Et vous saisirez comment, dès lors, son imagination ingénue s'emplissait de visions, de figures étranges, de souvenirs, qui devaient conserver pour lui une éternelle nouveauté.

Car, cette terre de ses émotions premières, la Flandre ; cette terre, à la contemplation de laquelle il a senti, sans doute, tressaillir confusément la vocation de son avenir, il ne l'a pas mise seulement dans quelques-uns de ses livres : les *Flamandes*, les *Petites légendes* (1900), les *Blés mouvants* (1913) dont les *Dialogues rustiques*, véritables églogues flamandes, contemporains à peu près de sa tragédie *Hélène de Sparte*, donneraient à supposer, chez lui, à ce moment, la hantise de souvenirs littéraires de l'antiquité ; enfin, *Toute la Flandre...* Elle est partout dans son œuvre.

Aux heures de sa maturité, le monde moderne tout entier, si vaste et si vertigineux qu'il soit, est de son domaine. Il s'enivre et s'hallucine à l'évocation des « Villes tentaculaires », des fourmilières humaines en travail d'industrie, de science et de pensée, de ces fournaises de vie enfiévrée où son rêve généreux voyait se préparer, au prix de l'effort et de la souffrance, l'ère de véritable justice qu'il augurait :

O ce travail farouche, âpre, tenace, austère,
Sur les plaines, parmi les mers, au cœur des monts,
Serrant ses nœuds partout et serrant ses chaînons
De l'un à l'autre bout des pays de la terre...

(*La Multiple Splendeur.*)

Mais, tout ce qui habille sa pensée, tout ce qui la vêt d'éclat et la doue de relief, tout ce qui, à sa structure, ajoute la couleur et la forme, l'image qui érige l'idée sur le piédestal étincelant

de la métaphore, lui vient de la Flandre. Et, en quelque endroit que vous abordiez son œuvre, des *Flamandes* aux *Ailes rouges de la guerre* ; où que vous la feuilletiez, si quelque silhouette humaine vous y apparaîtrait, énergiquement dessinée, cernée d'un trait qui appuie et grave, quelque figure significative, individuelle — ouvrier, mendiant, paysan — regardez-y bien, et vous reconnaîtrez toujours que, derrière le type d'humanité ou de symbole qu'en a fait le poète, se profile la physionomie originale et anguleuse des hommes qu'enfant il avait observés et aimés.

On pourrait dire que la Flandre avait déposé en lui un germe immortel qui était toujours prêt à fermenter et à reflourir. Elle était l'arrière-pensée de toutes ses pensées. Ses dons comme ses défauts, c'est d'elle qu'il les tenait. Il était fait d'elle, il le savait et le sentait avec d'autant plus de vivacité qu'il vivait plus éloigné d'elle. Il la voyait, à présent, endormie dans son antique gloire, étroite, casanière, soupçonneuse, rétive aux propagandes d'affranchissement qui remuent les autres pays, mais, quand même, il la regardait avec des yeux filiaux, il l'aimait tout en la morigénant avec une tendre rudesse :

Vous ne produisez plus ni communiars, ni gueux,
Et vivez à la dérobee
Des miettes d'ombre et d'or tombées
Du festin rouge des aïeux.

Pourtant si triste et si long que soit votre déclin,
Notre rêve ne peut pas croire
Que plus jamais la belle gloire
Ne bondira de vos tremplins.

(*Les Villes à pignons.*)

Il l'avait dans le sang et il connaissait que le meilleur de son génie, avec ce qu'il avait de dru et d'inflexible, provenait de cette même contrée forte et illustre, qui, en d'autres siècles, avait imposé les créations de son art à toute l'Europe, et y avait éparpillé des artistes qui, en quelque pays qu'ils aient

paru, s'étaient — comme lui-même dans les lettres françaises — implantés en maîtres.

Aussi, en des vers qu'il ignorait suprêmes, écrits dans ces jours presque désespérés, où la foi chancelait, où l'on aurait pu croire au final triomphe de l'infamie, peu de temps avant la journée tragique de Rouen, se tournant vers sa patrie ignominieusement foulée aux pieds, il lui jetait, par delà la ligne de feu, ce dernier cri d'amour :

Jadis, je t'ai aimée avec un tel amour,
Que je ne croyais pas qu'il eût pu croître un jour,
Mais je sais maintenant la ferveur infinie
Qui t'accompagne, ô Flandre, à travers l'agonie...

(*Les Ailes rouges de la guerre.*)

« Ma patrie ! ma femme !... » Telle fut la mortelle exclamation du poète blessé. Son dernier souffle y confondait les deux amours qui s'entrelaçaient étroitement dans son cœur. Ne les séparons pas.

La charmante et délicate figure, la discrète physionomie de celle qu'il appelait sa « simple et tranquille amie » remplit de sa présence égale, ardente et tendre — « O toi la neuve, ô toi l'ancienne ! » — les poèmes des *Heures claires*, des *Heures de l'après-midi* et des *Heures du soir*, trois recueils, publiés à une dizaine d'années d'intervalle l'un de l'autre, et qui semblent traverser l'œuvre aux visées grandioses de Verhaeren comme d'un sillage de douce et paisible clarté.

C'est toute l'heureuse journée d'une vie consacrée une fois pour toutes, depuis les heures matinales, fraîches et un peu acides, jusqu'aux épanouissements magnifiques et empourprés du crépuscule. Pages d'intimité, presque confidentielles, où les mots ont souvent toute la semblance de chastes et pensives caresses ; pages remplies de ces choses « dont nous vivons — sans en devoir parler » — et devant lesquelles l'analyse reste hésitante, dans la crainte de les profaner.

Les *Heures claires*, c'est le portique de lumière, l'aube par-

fumée d'une existence nouvelle, et qui, bien qu'elle dure, ne cesse point de paraître inattendue :

Au temps où longuement j'avais souffert,
Où les heures m'étaient des pièges,
Tu m'apparus l'accueillante lumière
Qui luit, aux fenêtres, l'hiver
Au fond des soirs, sur de la neige...

Ce sont les silences prolongés, les sourires, les regards, les serremments de main, les communions de pensée et de rêve, tout le bonheur tacite, émerveillé de lui-même, jaloux de sa solitude, dans le jardin clos, qui, pour lui, contient le monde :

Laisse passer par le chemin
La triste et fatigante joie...

Un bonheur si parfait que, parfois, il tremble et s'intimide... Mais, bientôt, débordant de lui-même, cet amour s'épand sur toute la nature vivante, s'y baigne, s'y confond, s'y transpose, pour des exaltations nouvelles. Il noue, pour en former une gerbe votive, destinée à l'ornement de sa petite maison du Caillou-qui-bique, tout ce sur quoi ses regards et sa méditation passionnés se sont posés : les fleurs du jardin, la terre couverte de moissons, et l'oiseau qui s'envole, et le nuage qui passe, et les profondeurs religieuses de la forêt :

Je t'apporte ce soir, comme offrande, ma joie
D'avoir plongé mon corps dans l'or et dans la soie
Du vent joyeux et franc et du soleil superbe ;
Mes pieds sont clairs d'avoir marché parmi les herbes,
Mes mains douces d'avoir touché le cœur des fleurs,
Mes yeux, brillants d'avoir soudain senti les pleurs,
Naître, sourdre et monter, autour de mes prunelles,
Devant la terre en fête et sa force éternelle...

(Heures d'après-midi)

Puis, les années, qui, dans la jeunesse, passaient, rapides,

ailées, plus tard sont venues ; les jours, un à un, tous semblables, tous différents, resserrant toujours davantage une union à l'allégresse de laquelle l'âge ajoutait sans cesse en gravité...

Les *Heures de l'après-midi*, les *Heures du soir*, surtout, s'enveloppent, parfois, dans leur sérénité foncière, d'ombres tristes, qui, aujourd'hui, nous sont comme des présages... Effusions émouvantes d'âme qui associent l'être aimé à chaque pulsation de la vie et de la pensée, qui font du bonheur domestique du poète le centre de rayonnement de toutes ses activités fécondes :

Je dédie à tes pleurs, à ton sourire,
 Mes plus douces pensées,
 Celles que je te dis, celles aussi
 Qui demeurent imprécisées...
 (*Heures claires.*)

Quel commentaire pour de tels poèmes ? Ne serait-il pas ainsi qu'un intrus, un importun, entre l'auteur et le lecteur ?... Contentons-nous, pour finir sur ce sujet, de détacher des *Heures claires* ce délicieux tableau intime :

C'est la bonne heure où la lampe s'allume :
 Tout est si calme et consolant, ce soir,
 Et le silence est tel que l'on entendrait choir
 Des plumes.

C'est la bonne heure où, doucement,
 S'en vient la bien-aimée,
 Comme la brise ou la fumée,
 Tout doucement, tout lentement.
 Elle ne dit rien d'abord — et je l'écoute ;
 Et son âme, que j'entends toute,
 Je la surprends luire et jaillir
 Et je la baise sur ses yeux.

C'est la bonne heure, où la lampe s'allume,
 Où les aveux

De s'être aimés le jour durant,
 Du fond du cœur profond, mais transparent,
 S'exhument.

Et l'on se dit les simples choses :
 Le fruit qu'on a cueilli dans le jardin ;
 La fleur qui s'est ouverte,
 D'entre les mousses vertes ;
 Et la pensée éclosée, en des émois soudains,
 Au souvenir d'un mot de tendresse fanée
 Surpris au fond d'un vieux tiroir,
 Sur un billet de l'autre année.

Mais nous avons anticipé. Revenons. Aux approches de la vingtième année, vers 1877, Verhaeren fut envoyé à l'Université de Louvain pour y faire ses études de droit. Il y appartient, avec Albert Giraud, Ivan Gilkin, Émile Van Arenbergh, Deman, son futur éditeur, d'autres encore, à ce groupe effervescent de poètes, qui se manifesta, d'abord, dans un petit hebdomadaire, la *Semaine* ; batailla avec Max Waller, rédacteur en chef d'un autre follicule, le *Type*, et, lorsque toute la bande tumultueuse eut émigré à Bruxelles, fonda avec lui la *Jeune Belgique*, où débutèrent, depuis, Maeterlinck, Grégoire Leroy, André Fontainas, Fernand Séverin, Louis Delattre, Ernest Verlant, etc. Les aînés, Lemonnier et Eekhoud s'enrôlèrent aussi dans la belliqueuse escouade.

La *Jeune Belgique*, horreur et effroi des académiciens, des critiques classiques et des professeurs de rhétorique ! Dans toute la fleur de sa juvénilité impertinente, elle s'escrimait contre les quelques personnages inconsistants et falots qui, avant son avènement, représentaient, encombrants fantômes, la littérature belge officielle. Il fallait déblayer le terrain, assainir et purifier l'air, préparer accès à l'œuvre de force et de beauté dont on nourrissait l'ambition. Et on y allait avec une fougue et une verve à la fois impitoyables et gamines ; avec toute la naturelle férocité de la jeunesse, — *ferox juvenis* — impatiente de vie, d'action, et de se faire place au soleil...

L'art et les lettres, semble-t-il, faisaient chez nous, à cette époque, beaucoup plus de bruit qu'aujourd'hui. Peut-être aussi n'est-ce là qu'une illusion, et ce bruit que faisait la *Jeune Belgique*, était-elle seule à l'entendre !... Car, ce qu'il fallait vaincre avant tout, ce n'était pas l'hostilité de tel ou tel fossile diplômé et décoré, c'était l'inertie et l'accablante indifférence d'un pays dénué presque de toute véritable tradition littéraire, et tout absorbé encore par la consolidation de sa prospérité matérielle.

On devine que Verhaeren ne restait pas à l'arrière, à l'heure du combat ! Et il défiait les adversaires en « paroles ailées », dignes des héros de l'*Illiade* ! Les Impressionnistes s'affirmaient, alors, et il consacra à leurs premières expositions à Bruxelles, au Cercle des XX, d'enthousiastes chroniques de la plus exubérante truculence polémique : « Dès qu'un rénovateur surgit, écrivait-il, avec la cruauté joyeuse d'un Hercule enfant, il est fatal qu'il change les conditions d'élaboration de l'art, qu'il déplace la vision des choses et les éclaire d'un jour inaccoutumé. Il brutalise de sa poigne puissante la beauté d'antan, le cingle à coups de foudre prise on ne sait où, il la déshonore, la flétrit, la chasse dans le « sein » de l'académie, chez les vieux, chez les tremblants des doigts et du cerveau, chez les usés et les clopinants. Et, longtemps, elle reste là, assise sur un sous-bassement néo-grec, plâtrant un reste de charmes comme on panse des plaies... (1884).

S'il luttait et démolissait, il ne laissait pas, cependant, d'œuvrer, de construire. Et, bientôt (1883), il lançait dans le camp ennemi, à la manière d'un brûlot, les *Flamandes*, un recueil de poèmes très libres, d'une couleur érubescence. Il y célébrait la Flandre de la chair, mafflue, rubiconde, bestiale, toute vautrée dans la matière — une Flandre semi-légendaire, issue du rêve bachique d'un ne sait quel Gargantua jordaenesque. Quelques années après (1886), il publiait les *Moines*, une suite de tableaux de la vie religieuse, inspirée peut-être par des souvenirs d'enfance, et qui, dans sa pensée, devait former avec les *Flamandes* une sorte de dyptique contrasté.

Verhaeren ne milita pas longtemps à la *Jeune Belgique*. La scission qui le sépara d'avec ses amis fut moins, du reste, dans le caprice des hommes, que dans le hasard des circonstances qui avait associé momentanément, pour une action collective, des esprits de tendances tout opposées, amoureux, les uns, d'ordre, de clarté, de mesure ; l'autre, de liberté absolue, voire anarchique.

On était parti ensemble, du même pas résolu, animés d'un désir unanime de beauté, unis par d'apparentes affinités de conceptions et de vouloirs. Puis, quoi ? le temps a agi... Après avoir marché, quelque temps, côte à côte, on s'étonne, certain jour, de se découvrir si différents, sinon si contraires. On s'aperçoit que l'harmonie qui régnait entre tous était faite du prudent silence de chacun. La petite troupe diminue, cependant, se disperse peu à peu, et avec d'autant plus de promptitude qu'elle compte plus de personnalités originales. Et quelques années ne se sont pas écoulées que, chacun étant venu à la plénitude de son art, il ne reste plus du groupement primitif que le souvenir... Souvenir très précieux, au demeurant, où rien ne survit que le sentiment fortifiant et généreux des solidarités d'enthousiasme dans lesquelles on a vécu. Car enfin, il faut se dire que si, au moment du combat, il importe d'être en nombre ; à celui du travail qui vient ensuite, il est préférable d'être seul...

Ce n'est pas que l'on puisse considérer que, déjà, Verhaeren avait atteint la maturité de sa pensée. Embarrassé par un reste de respect pour les vieilles disciplines, il se cherchait encore, au contraire, par exemple, d'Albert Girand, qui, dès 1888, dévoilait tout entière, dans *Hors du Siècle*, son altière personnalité lyrique. Verhaeren, lui, allait dans la nostalgie confuse d'un art nouveau et éclatant, plus simple, plus libre ; d'un idéal qui luisait obscurément en lui, nébuleuse à laquelle son imagination s'évertuait en vain à donner forme. Une force immense fermentait en lui, impétueuse, irréfrenable, mais encore sans issue, et qui le faisait insatisfait, inquiet, exaspéré...

Ce chapiteau barbare où les monstres se tordent,
Soudés entre eux à coup de griffes et de dents,
En un tumulte de sang, de cris ardents,
De blessures et de gueules qui s'entrechoquent,
C'était moi-même...

(Heures Claires.)

Ainsi, plus tard, dépeignait-il l'être qu'il était, en ces années d'anxieuse élaboration. Il voyagea beaucoup, à cette époque, entraîné par l'avidité de voir, de connaître, d'approcher ou d'éprouver la vie et l'art sous des aspects étrangers, insolites, hors de sa propre tradition. Il hanta l'Angleterre, Londres, surtout — Londres qui devait laisser dans toute une partie de son œuvre comme une traînée de fuligineuses réminiscences : — *O mon âme du soir ; ce Londres du soir qui traîne en moi* — l'Allemagne, en travail méthodique de domination ; l'Espagne torride et éclatante, qui mendie, drapée dans son arrogance, à la porte de ses palais !...

Durant cette période, se place une déprimante maladie, au cours de laquelle il brosse avec une sorte de frénésie misanthropique le triptyque des *Soirs*, des *Débauches* et des *Flambeaux Noirs*, (1887-90), série de poèmes qui apparaissent ainsi que les degrés vertigineux d'une ascension vers la démence. Un relent de la mélancolie romantique se respire dans ces pages funèbres, mais ce n'est pas elle qui les a dictées : c'est le spleen, l'âcre spleen d'un névropathe, qui a « mâché la vie et ses jours identiques. » Cependant, ce névropathe est loin d'être un résigné qui se courbe en gémissant, sous les fatalités du monde et devant les impuissances de la pensée. Un damné rebelle, moins encore : ne croyant pas, il ne blasphème pas, et si, d'aventure, il aspire à quelque dieu susceptible de jeter un rayon dans les ténèbres mauvaises où l'implacable vie évolue, il ne parvient à se susciter que des dieux de lave ou de métal, obèses, grotesques et féroces, tels ceux de Carthage, qui, aux yeux de la faible créature, en quête d'un secours surnaturel, s'érigent comme une dérision et une insensibilité de plus :

Madone énorme et noire,
 Dont les cheveux noués en vipères s'en vont
 Mordre les seins, madone énorme et noire, et dont
 Les mains tiennent le houx et la rose de gloire.

On pourrait saisir dans ces poèmes, en même temps que la première apparition de formes singulières, qui deviendront familières à Verhaeren, des influences complexes, celles, entre autres, de Baudelaire, de Leconte de Lisle, de Gustave Moreau, d'Odilon Redon... Werther, Obermann et René sont là aussi, témoins lointains, et, plus proche, des Esseintes. Tellement, qu'à certains égards, cette œuvre est comme la dernière et furieuse lame de la marée pessimiste qui avait passé — Hugo mis à part — sur la littérature de tout le siècle.

A peu de temps de là, Verhaeren quittait Bruxelles pour s'installer à Paris. Il y rencontrait accueil et amitiés en des milieux jeunes, combatifs, tout orientés, comme lui-même, vers des expressions nouvelles. Nombre de ceux qui, depuis, sont arrivés à la gloire ou à la notoriété. Henri de Régnier, Remy de Gourmont, André Fontainas, Rachilde, Vièlé-Griffin, notre compatriote Mockel, etc. figuraient alors aux sommaires des jeunes revues novatrices. Sur d'autres plans, il y avait les aînés, Verlaine et Mallarmé ; il y avait Anatole France, cet Athénien de l'Ile-de-France, spectateur bienveillant et ironique des agitations littéraires ; il y avait Maurice Barrès, dont le génie *immaturé* et, en quelque sorte, recroquevillé, s'imposait déjà à toute une partie de la jeune génération. Et Huysmans, guetté par la grâce, et Péladan Trismégiste, et Zola, qui se boursouflait — d'autres encore...

Les lettres et l'art français étaient parcourus, en ces années-là, par des courants contradictoires — courant moral, courant spirituel. D'une part, c'étaient les grandes idées de pitié et de fraternité humaines, ravivées et mises dans une lumière étrange par les beaux livres des maîtres du Nord, ces Tolstoï, ces Dostoïewski qui, en notre Europe occidentale, en proie aux dessèchements de l'esprit, avaient surgi ainsi que des missionnaires

de l'âme ; c'était l'avènement de nouvelles classes de la démocratie, avec tout ce qu'il tirait après lui de craintes, d'espoirs, de projets ; c'était, enfin, le succès des propagandes de solidarité et d'altruisme, tout à la fois utopiques et fécondes...

D'autre part, c'étaient la hantise de l'extrême raffinement, les délicatesses, que l'un se plaisait à croire décadentes, de cette « fin de siècle » : La jeunesse cultivée, les artistes et les poètes avaient contracté une espèce d'horreur de la vulgarité de la vie. Ils se refusaient à y mêler ou à y intéresser leur pensée. La beauté de la vie, le Naturalisme, au milieu de l'épanouissement insolent duquel ils avaient grandi, la leur avait souillée, en la ravalant au culte, dépourvu d'idéal et de force exaltante, de la matière. La réaction fut d'autant plus vive que la voie où Zola et son école avaient entraîné, un moment, l'art et les lettres, était plus bornée et plus répugnante. L'esprit que l'on avait prétendu réduire à l'étude photographique d'une réalité que l'on tenait pour véritable dans la mesure seulement où elle était plate et grossière ; l'esprit rejeta dans un sursaut de dégoût toute réalité, se porta avec excès et passion vers les élégances de sentiment et les subtilités d'imagination, vers l'extraordinaire, vers l'occulte, pour s'égarer finalement dans les labyrinthes du symbolisme.

La beauté alors ne fut plus qu'à la condition du mystère. Tout était trivial qui n'était pas exceptionnel. A la beauté « fatale » tant raillée des anciens jours, succéda la beauté perverse. La vertu prestigieuse des paroles ne fut plus faite que de réticences et de secrètes allusions ; celle des formes, que d'ambiguïté et d'équivoque : clair-obscur du nouveau style !... Et tout était hallucination, entre-vision, SIGNE... Derrière chaque pensée ou derrière chaque être, son double devait se laisser entre-apercevoir, semblable et différent, qui les suivait comme une ombre déconcertante et contradictoire. Il fallait inquiéter...

Mallarmé régnait ; Mallarmé, maître des oracles hermétiques et des paroles sibyllines, admirable sertisseur de vocables,

qui connaissait le secret de tirer de la conjonction de mots incohérents d'intenses effets de couleur et de musique. Les anthologies recueilleront de lui quelques merveilleux et lucides poèmes, mais qui nous dira jamais s'il fut un imperturbable mystificateur ou un génie paradoxal, devenu la victime de ses propres spéculations ? A l'époque dont nous parlons, il était le prince incontesté des poètes ; il faisait loi. Sous son sceptre bénévole, en même temps que sous le regard, tantôt attendri, tantôt goguenard, de Verlaine, toute une « talentueuse » escouade de jeunes poètes en proie aux nostalgies absurdes de l'inouï, s'occupait à régénérer ou à désorganiser la prosodie française.

Verhaeren arrivait dans le foyer intellectuel, où s'exerçaient concurremment ces influences opposées, avec les inclinations innées, avec la vocation d'un génie tout prêt à sympathiser avec la plupart d'entre elles. Il fut d'abord symboliste... A vrai dire, étant poète, il l'était déjà, et, sauf exception, il ne le fut jamais au sens littéral de l'école. Les puissances de réalité qui prédominaient chez ce Flamand ne permirent guère à son symbolisme de se dépouiller de toute substance positive. Il traversa assez rapidement cette phase de son développement, y laissant ce qui lui restait de l'atrabile des *Flambeaux Noirs*, pour atteindre bientôt l'expression finale de sa pensée, la célébration fervente de la vie, de la vie qui, comme il l'affirme en une des épigraphes de la *Multiple Splendeur*, « est à monter et non pas à descendre... »

Révolutionnaire par essence, par tempérament, Verhaeren se trouvait ainsi à Paris, au cœur de la révolution. Car, toujours, il a vécu en transe, en désir, en espérance :

Je sens courir en moi une ivresse vivace,
J'ai la tête trop haute et le front trop tenace,
Pour accepter la paix et le calme mineurs
D'un doute raisonné et d'un savant bonheur...

(la *Multiple Splendeur*.)

Il n'a jamais cessé d'être anxieux d'agir, d'œuvrer, de stimuler, de se montrer épris de mouvement et de nouveauté, au point, quelquefois, de donner à croire qu'il confondait la nouveauté avec la beauté.

Sa pensée débordante, rebelle à la discipline, procédait par bonds, en « coups d'éclair », par illuminations subites, par images, qui, créées, acquéraient en lui une existence indépendante. Logique, harmonie, mesure, toutes les formes qui ne s'étaient pas imposées spontanément à lui, dans le jaillissement de l'inspiration ; toutes les formes élaborées de la langue et du style lui étaient comme une entrave, une limitation insupportables. Enfant d'une race abrupte et silencieuse, qui ne sort du silence, où elle amasse l'obscurité de ses rêves et le fiel de ses rancunes, que pour se jeter toute, tout d'un coup, aux outrances de la matière ou de l'esprit ; d'une race étrangère, au surplus, à la civilisation et à la culture latines, ne fallait-il pas nécessairement qu'il fit violence à la métrique, et même au vocabulaire, et même à la syntaxe, pour se dire lui-même, pleinement, franchement ; pour donner expression aux soubresauts et aux élans de sa pensée, à ses extases et à ses terreurs, à tout ce qui faisait émeute et commotion en lui, — jets brûlants de ses enthousiasmes, éruptions de ses joies, hardiesses de ses espérances, singularités de ses visions ?...

A ses débuts, nous l'avons dit, il s'était montré à peu près, et non sans peine, obéissant à la tradition, mais son tempérament l'emporte bientôt. Le vers classique devait rester impuissant à canaliser une pensée qui était comme un torrent éclaboussant dans les pierres, et qui brise et qui écume. Cette pensée, Verhaeren ne la régit point : elle agit en lui. Elle ne sait ce que c'est que marcher ; elle bondit, elle saute, elle escalade, éperdue, grisée, véhémence, avec des cris, des clameurs de victoire ou de défi. Sauvage, haletante, elle ne se domine pas, elle s'abandonne aux impulsions qui la secouent. Et, de même, elle ne domine pas le monde extérieur, elle ne l'ordonne pas en elle-même : elle est possédée par lui. Ou, pour dire plus exactement, le tumulte de vitalité qui bouleverse sans cesse

l'âme du poète, le bouillonnement extraordinaire d'impressions, de volontés, d'appétits, qui retentit en elle, se répercutent et lui reviennent dans les êtres et dans les choses.

En effet, et il faut le répéter, la pensée n'est pas fiction chez Verhaeren, mais réalité, réalité forte, tangible, colorée, et, néanmoins, susceptible de devenir, comme il aurait dit, le tremplin des spéculations les plus audacieuses de l'esprit. En d'autres termes, tout était chez lui émanation directe de la sensation, les idées aussi bien que les images.

Tel poète pétrit son rêve dans la glaise frémissante du vers ; il le sculpte et il l'inscrit dans les contours lumineux de la statue ou dans les lignes du bas-relief. Son rêve se plie instinctivement à la forme. Davantage, il est forme lui-même. Le rythme, la rime lui sont, non point des obstacles, mais des stimulants, des moyens de rebondissements plus lyriques encore. Et il ne se reconnaît, réalisé, que lorsqu'il a pris figure ailée dans l'armature musicale du sonnet ou de l'ode.

Il en alla tout au contraire pour Verhaeren. Il traversa une période chaotique, pendant laquelle il luttait avec la langue, acharné à la plier, bon gré mal gré, à sa fantaisie exorbitante. Pour rompre le vers à la cadence heurtée de sa pensée, il le casse et le désaccorde. A grands coups de marteau, il forge des mots — dont certains ont fait fortune — disjoint ou violente la structure de la phrase, dont il tire de la sorte des effets inattendus et surprenants.

Cette phase de son art est représentée par les *Apparus dans mes chemins* (1891), où l'orage des *Flambeaux Noirs* se prolonge en lourdes nuées :

Vivre ? c'est se rouler en une anomalie
D'efforts sans but, de recherches en vain...

pour se résoudre, à la fin, en évocations rédemptrices, dans la description desquelles le poète rencontre, parfois, des accents verlainiens ; par les *Campagnes hallucinées* (1893) et par les *Villages illusoires* (1895), villages hantés par des figures âpre-

ment dessinées, d'un trait anguleux et gothique, qui, toutes, font le geste emblématique de l'inanité de la vie, — telles le célèbre *Passeur d'eau*, le *Menuisier*, le *Fossoyeur* :

Le fossoyeur ardent et las
Cachant son mal, au son des glas
Fatigue, à coups de bêche,
La terre sèche...

Enfin, par les *Villes tentaculaires*... Il y a là nombre de pages inoubliables, des silhouettes d'êtres, des surgissements insolites des choses, des aspects de vie et de nature, qui s'impriment dans le souvenir, ou plutôt, qui y mordent, comme dans le cuivre, l'eau-forte. Mais, il arrive aussi, quelquefois, par exemple dans les *Vignes de ma muraille*, ouvrage contemporain de ceux que nous venons de citer, que la double obscurité du symbole et de la forme obsède... Le poète semble élever au-dessus de sa tête un flambeau qui charbonne et fume, et étant devenu torche, éblouit tout à la fois et aveugle !...

Mais les *Heures Claires* sont de 1896. Et elles datent l'origine d'une évolution radicale, qui se marquera tout ensemble dans la manière de Verhaeren et dans sa philosophie. Les années se sont succédé ; les événements ont agi, ceux de sa vie intime ; ceux de sa vie littéraire... Une détente s'opère en lui, un apaisement. Il ne va plus, crispé, en une attitude de défense ou de bataille, mais dans l'étonnement du monde de splendeur et de beauté, aux trois quarts illusoire encore, et chimérique — qu'importe ? — qui, peu à peu, se dévoile à son regard émerveillé...

Il pourrait se dire alors à lui-même, comme le comte de Clermont à don Carlos :

Tu te chantes vainqueur et dominant la terre
Avec des mots jaillis du fond de ton bonheur.

L'individualiste effréné s'est mué en altruiste conscient. Ses horizons ne se sont pas rapprochés : ils se sont élargis, étendus ;

il y a plus d'espace entre eux et lui, et des espaces plus ensoleillés. L'amour de la vie, qui avait toujours été au fond de lui, mais qui, d'abord, était révolte ou sarcasme devant la fatalité et l'insoluble, est devenu, à présent, compréhension en même temps ravie et épouvantée du mouvement solidaire dans lequel l'humanité et la nature tout entière sont emportées :

L'homme s'est assigné, sur le globe, sa place
Solidaire, dans l'attirant affolement
Et le combat entre eux des atomes rapaces
Depuis les profondeurs jusques au firmament.

(les *Forces tumultueuses*.)

Il augure il ne sait quel « ordre universel », qui fera du globe le royaume de la concorde et l'empire fraternel des hommes. (Il ne restera de férocité que dans la nature.) Et en même temps, l'ordre se fait en lui. Ce que l'atavisme a mis en lui d'opiniâtre et de fermé s'adoucit. Il commence à se désister de l'âpre obstination avec laquelle il prétendait à vinculer une langue qui n'est pas la sienne ; son verbe se discipline, s'aggrave, s'amplifie, prend un nombre nouveau. Il devient plus accessible aux clartés latines.

Ce sont alors les *Forces Tumultueuses* (1902), la *Multiple Splendeur* (1906), les *Rythmes Souverains* (1910) et les *Hautes Flammes* (1917), dont Verhaeren corrigeait encore les épreuves au moment où l'Allemagne déclanchait le monstrueux cyclone, et qu'il dédiait « à ceux qui aiment l'avenir » :

Mon cœur qui choit, mais se relève,
S'est élancé d'un bond puissant
Vers un futur éblouissant
Tel que le veut créer mon rêve

Je sais ce qu'il m'en faut bannir :
Bonheur trop sûr ; clarté trop forte ;
Mais doute, excès, périls, qu'importe ?
J'ai la ferveur de l'avenir...

Il semble que sa véritable mission vienne de se révéler à lui. Il se dresse en apôtre inspiré de foi et d'énergie. Une confiance l'anime en la vie, une confiance joyeuse, imperturbable, presque mystique, et qui, par moments, fait passer dans sa voix des accents prophétiques. La vie, il la veut intense, orgueilleuse d'elle-même, de ses puissances, de ses virtualités, de la nostalgie de la domination pacifique du monde qu'elle doit nourrir en elle. Non point satisfaite, et se complaisant dans cette satisfaction, car, alors, elle serait inertie, mais inquiète, toujours en éveil, marchant dans le rayonnement des aspirations qu'elle projette au devant d'elle... Et qu'elle soit souffrante, qu'importe ? angoissée ou contredite, qu'importe ? pourvu qu'elle ne courbe point la tête, ne se résigne pas et que jamais ne cesse de brûler en elle la flamme de l'espoir.

Toute vie, qu'elle soit collective ou individuelle, grande ou minime, consciente ou machinale ; qu'elle soit homme, animal ou plante, est devant lui comme un prestige et comme un mystère :

Les insectes, les fleurs, les feuilles, les rameaux,
Tressent leur vie enveloppante et minuscule
Dans mon village, auprès des près et des closeaux,
Ma petite maison est prise en leurs réseaux.

.....
J'entends si fort leur fièvre et leur émoi
Que je me sens vivre, avec mon cœur,
Comme au centre de leur ardeur...

(la *Multiple Splendeur.*)

Il penche sur elle une curiosité aiguë, qui ne peut s'assouvir. Il voudrait la pénétrer jusqu'en ses secrets mouvements, élucider l'insaisissable et le caché, analyser les subtils mélanges d'instinct et de conscience qui l'actionnent : inextricable complication des phénomènes où tout signifie, même — surtout, peut-être — l'insignifiant.

Tout, l'apparence endormie du village au bord de la route, la route elle-même qui s'allonge à travers champs, là-bas, le

visage morne ou placide du laboureur qui aiguillonne ses chevaux, les yeux séditieux du mendiant qui rôde, la bruyère déserte et la foule de la ville, remplit son âme de la sensation de l'inconnu. Mystères auxquels tous il cogne, pour reculer, brusquement, quelquefois, au retentissement du vide qui lui répond. Tel son *Fossoyeur* creusant.

...le trou qui, devant lui,
Comme la nuit, s'élargissait...

Cheminelements occultes de la vie, mystère immanent dont elle est tout enveloppée, et qui la grandit, l'auréole, impose un caractère sacré, et à la Nature, et à l'homme même, atôme, poussière chassée dans le vent, et pourtant, créature souveraine. Ce sont, nous l'avons vu, de bien humbles figures à qui il donne à porter le poids du symbole dans les *Villages illusoires*, depuis le *Passeur d'eau* jusqu'à ce *Fossoyeur*, qui, mourant un peu de chacun des morts qu'il ensevelit, se sent descendre, petit à petit, au tombeau, avec ses sentiments, ses souvenirs, ses remords, et son cœur vaillant, et sa sombre pensée.

Vouloir, Aimer. Tels sont les deux pôles magnétiques de l'effervescente pensée du poète, les principes éternels de renouvellement de cette vie qui est l'unique protagoniste des spectacles féériques dont la scène de son imagination est constamment remplie. Vivre ? oui, mais sous la stimulation d'un idéal, ah ! quel qu'il soit, fût-il même ascétique ou sanglant, mais qui, étant nouveau, fascine les âmes, rebande les énergies, suscite des forces d'action neuves, enthousiastes, capables de consentir le sacrifice ou d'oser la conquête.

L'argument de tous les thèmes qui, désormais, se proposent à l'inspiration de Verhaeren est identique : mon cœur, s'exclame-t-il, dans les *Hautes Flammes*,

Mon cœur, je l'ai rempli du beau tumulte humain.

C'est la vie, toujours, la vie sous toutes ses formes, dans tous ses aspects, à toutes les époques. Et où qu'il la regarde,

furieuse et ensanglantée dans les siècles de force frénétique et de foi intolérante, extasiée dans les cloîtres médiévaux, créatrice avec les maîtres altiers de la Renaissance, ou encore, de nos jours, asservissant les forces visibles et invisibles de la nature pour les plier à ses desseins utilitaires, il est devant elle en posture d'admiration. Sa continuité à travers ses innombrables métamorphoses, le met hors de lui. Il l'évoque, tantôt ici, tantôt là, sans plan préconçu, au hasard, certain que partout, quelle que soit l'apparence qu'elle revêtira à ses yeux, elle sera invincible désir, volonté comminatoire...

Et c'est une succession de tableaux ou de fresques lyriques où tout est vibration, mouvement — où tout est réalité recréée, devinée, synthétisée en sa complexité par des images soudaines, qui semblent brusquement jaillies de l'imagination mythologique et emportée d'un voyant.

Car, cette imagination est plus plastique encore que verbale. Elle est relief, elle est couleur ; parfois elle jette des flamboiements dans le subit éclat desquels se profile la majesté d'un monument, le geste d'une statue, ou bien quelque figure impérieuse. Rien d'abstrait pour elle, pas même l'abstraction. Tout lui est forme. C'est que, chez Verhaeren, la réflexion est vision. Et la vision, action. Le spectacle qu'il évoque, il s'y mêle aussitôt. Antique ou contemporain, il ne saurait rester passif devant lui : il y participe de tout son être fougueux « avec des cris jaillis de *son* cœur fou ». Son génie est panique : la foule l'attire, l'électrise, le transporte. Il est foule lui-même.

On l'a rapproché, quelquefois, de Hugo, au point de vue de la puissance verbale, mais la comparaison doit s'arrêter là : la pensée de Hugo volait de cime en cime, tandis que celle de Verhaeren ne s'éloigne point de la familiarité de la terre et des hommes.

L'idéal, tel que le poète le conçoit, a eu ses héros, suscitateurs de renaissances, chefs de révolutions, réformateurs, qui, grâce à l'obstination de leur vouloir, à la sublimité de leurs exemples, ont tiré les peuples de leurs ornières morales ou de la stagna-

tion des servilités paresseusement acceptées : « Forces tumultueuses » que Verhaeren incarne en figures, qui sont tout à la fois réalité et emblème. Ce sont les « maîtres », qui orientent la destinée des nations et paraissent commander aux événements : Religieux qui au dogme substituaient l'amour, à la contrainte, la liberté des enfants de Dieu ; moines « dont le cœur était trop clair pour n'être qu'un tombeau — Et (qui)

... fièrement, dans les plis de leurs coules,
Toujours, de siècle, en siècle, à travers temps,
Sur ses autels, à leur Dieu pâle et haletant
... apportaient les fleurs de l'âme de la foule.

soldats à l'âme aventureuse, capitaine « que sa nation suivait de loin, en ses bonds fous », démagogues promis à la gloire — ou aux gémonies — tribun, avec...

Son geste d'orage et de grand vent
Qui projetait son rêve, ainsi qu'une semence,
Ardente et rouge, en des milliers de fronts vivants

artistes et poètes dont les divinations rejoignaient l'avenir,
chercheurs, abstraiteurs de quintessence

... qui portaient en eux le grand rêve entêté,
D'emprisonner, quand même, un jour, l'éternité,
Dans le gel blanc d'une immobile vérité.

fomentateurs augustes de progrès, de générosité, de beauté,
éclaireurs de l'humanité en marche, qui devancent le temps,
et que le temps, à son tour, dépasse.

Ce sont les dieux lares de l'autel à la vie dont le poète a sanctifié son foyer heureux. La vie ! Déesse une et multiforme, visible et secrète, dont le culte exclusif a fini par absorber et par confondre tous les Dieux et jusqu'à Dieu lui-même, tellement que, maintenant,

Les siècles sont aux mains des hommes

Épris des fièvres et des angoisses de la vie, l'homme, debout dans son orgueil de lui-même, émancipé du surnaturel, refuserait, tout comme l'Ève des *Rythmes souverains*, de retourner à l'existence idyllique, mais sans espoir parce que sans lutte, du Paradis :

Elle aperçut le seuil du Paradis, là bas,
L'ange était accueillant, la porte était ouverte,
Mais détournant la tête, elle n'y rentra pas...

Ah ! par quels chemins millénaires l'homme a atteint ces sommets !... Tout recommence, aujourd'hui,

Que votre cœur soit neuf et neuve votre haine
Sur la terre pleine de morts...

Et cependant, il sait qu'il n'est qu'un aboutissement. Tous les siècles sont derrière lui, qui l'ont fait ce qu'il est, en lui léguant leur âme d'inquiétude et de désir. La vie, elle a marché, à travers les ruines et les désuétudes, vers des renouvellements toujours victorieux. Elle a été, aux origines, poussière étincelante tournant silencieusement dans les espaces enténébrés ; elle a été nébuleuse puis astre ; elle a été chaos, cataclysme, limon, puis homme, habitant ébloui de l'émerveillement, qui créa ce prodige, le Verbe :

Et les premiers envols des premières pensées
Du fond d'une cervelle humaine
Et souveraine
Eurent lieu sous le soleil...

(la *Multiple Splendeur*.)

Que de figures elle a prises, depuis, tantôt rage, tantôt désastre, tantôt splendeur, des âges féroces de l'Assyrie ou de la Chaldée à ceux où la Grèce élevait, dans la lumière des acropoles, le miracle de son art, à ceux qui virent Rome discipliner, malgré lui, l'univers !... Rome, convoitise et épouvante des Barbares venus du Nord, que le Christ-Amour courbera sous sa loi...

Ainsi au cours des temps pleins d'ombre et de flambeaux,
L'homme s'est fait son corps, son verbe et son cerveau.

Mais, si le poète se retourne vers le passé, comme pour y prolonger indéfiniment en lui-même la sensation de la vie, c'est le monde contemporain qui, surtout, le captive. La vie n'y est pas souvenir, réminiscences, mais travail acharné, secousses précipitées des événements, élaborations fébriles des esprits. Elle est toute à son œuvre formidable qu'aucune témérité n'effraie, emportée dans les émulations infatigables de la pensée, science, art, industrie...

A force d'audace et d'initiatives géniales, l'homme a établi son hégémonie sur la planète. La science a catalogué et analysé tout l'univers sensible, scruté et résolu maints hauts problèmes, asservi les éléments et les forces naturels, transpercé les montagnes, conquis les airs... Et les puissances sans cesse élargies de l'homme, infiniment petit, infiniment grand, font jaillir de la poitrine de Verhaeren des chants d'allégresse et de triomphe. Debout, au seuil de la noire usine moderne, au milieu de l'éclat des flammes et de l'âcre senteur des fumées, il regarde passer les plèbes misérables qui y peinent et qui y meurent, et, dans un élan de confiant espoir, il préfigure magnifiquement dans ses vers le « futur éblouissant » qui, un jour, s'édifiera sur le labeur pacifié et sur la pensée affranchie.

La civilisation vertigineuse qui est la nôtre, toute trépidante du bruit de ces machines, qui « sont l'homme infiniment multiplié », positive, calculatrice, allant à travers tout et foulant aux pieds, avec des ricanements, le pittoresque ou le rêve dont elle se trouve gênée, elle est médiocrement sympathique, en général, aux poètes. Mais le rêve chez Verhaeren n'est ni solitude, ni élégie, ni égoïsme ; il est lutte, il est énergie contre-carrée, et qui s'efforce... Il est aussi communion avec la réalité, et, nous l'avons dit, foule : « Verhaeren, disait un railleur bienveillant, il est de tous les attroupements, ceux de la matière, comme ceux de l'idéal !... » En vérité, jamais âme plus accueil-

lante, plus ouverte à tous les frémissements de la pensée et de la passion, à tous les frissonnements de la nature, plus prête à se donner, toujours, avec une inépuisable ferveur :

Plus une œuvre est ardue et plus je la sens proche
De mon courage dur et de mon orgueil droit.
Mes chants ont retenti en ces heures d'effroi,
Où le malheur tenait mon corps sous sa mailloche.
La bondissante mer m'a rempli de ferveur ;
J'ai célébré la tempête, le vent, la neige,
L'espace en marche et l'horizon et son cortège
De nuages volants et de rouges lueurs.
L'âpre nature a guerroyé par tout mon être.
Lui imprimant la loi de sa férocité,
Pour qu'à mon tour j'éduque aussi ma volonté
A me bâtir un front qui doit rester mon maître.

(les *Hautes Flammes*.)

Il ne se pouvait pas que Verhaeren, fasciné par la vie comme il était, ne se sentit pas sollicité à donner forme théâtrale à sa pensée, à pousser dans la lumière de la scène, pour les y voir vivantes et agissantes, les créatures de son imagination. Son œuvre dramatique comprend *Philippe II* (1900), le *Cloître* (1901), les *Aubes* (1904) et *Hélène de Sparte* (1911).

Sombre évocation d'un sombre héros, *Philippe II* est de couleur et d'accent romantiques. Le fanatique roi d'Espagne était tout de même, semble-t-il, un être plus complexe que celui que le poète a planté, tout d'une pièce, devant nous... Un souffle d'internationalisme traverse les *Aubes*, espèce de poème dialogué, pacifiste, égalitaire à outrance, qui a, peut-être, été de circonstance, lors de son apparition, mais qui, certainement, ne le serait plus guère, aujourd'hui, après les cruelles expériences auxquelles l'Allemagne nous a contraints !

Verhaeren affirmait, en souriant, que *Hélène de Sparte* était presque une tragédie classique. Et, de fait, les trois unités y sont à peu près respectées, les protagonistes en sont des per-

sonnes illustres, et l'on pourrait ajouter que l'on y rencontre de temps à autre, des vers raciniens :

Chaque heure qui s'écoule augmente mes ennuis,

prononce, quelque part, la triste Électre. Le sujet: Troie tombée, Ménélas et Hélène sont rentrés à Sparte. Rassasiés d'aventures et de désastres, ils n'aspirent plus qu'au repos dans la paix serene de la patrie et du foyer retrouvés. Vain espoir: ils trouvent dans la demeure Castor et Électre, possédés tous deux d'une passion frénétique pour Hélène. Castor assassine Ménélas et succombe lui-même sous les coups de sa rivale, Électre. Hélène, esclave et victime de sa beauté, impuissante à se soustraire aux désirs affolés des hommes, invoque Zeus, « roi de l'éther subtil, force du monde », qui, la ravissant aux atteintes de la volupté et de la mort, la transporte dans l'Oura-nos. L'action, très rapide et éminemment tragique, offre on ne sait quoi de tendu, en même temps que d'immobile. Les « tirades » — dont quelques-unes d'une allure grandiose — sont nombreuses, trop. Peut-être, le dramaturge a-t-il éprouvé quelque gêne à dominer des personnages dont la légende et l'art avaient si puissamment modelé la figure et fixé le caractère ?...

Cette gêne, il ne l'avait pas éprouvée en créant le *Cloître*, et les trois originales et pathétiques figures qui le peuplent tout entier : Dom Balthazar, le Prieur et dom Marc.

Balthazar, moine issu d'une haute famille féodale, et que le Prieur, noble lui-même, a choisi pour son successeur ; Balthazar est entré en religion pour expier un crime effroyable : le meurtre de son père, dont il a laissé accuser un innocent. Un jour, il reçoit la confession d'un pénitent, auteur, lui aussi, d'un forfait, pour lequel un autre a subi le supplice. Il ordonne au coupable d'aller se dénoncer, mais, en même temps, la conscience de sa propre infamie, que ni l'aveu, ni l'absolution anciens, ni la longue mortification, ne lui paraissent plus avoir effacée, se dresse en sursaut dans son âme et la bouleverse d'un désir et, bientôt, d'une âpre volonté de châtement.

Son crime tout à la fois pardonné et inexpiable, il le traîne comme un fardeau vivant qui l'étouffe, qui le brûle, qui le déchire, à travers tout le drame. Errant, désorbité, dans la transe de l'acte suprême qu'il doit accomplir, il va du Prieur à Dom Marc, de l'autorité à l'amour, pour leur crier sa détresse et recevoir d'eux conseil ou secours.

Mais le Prieur n'a pour l'angoisse de Balthazar et ses tardifs scrupules que vaines paroles d'orgueil et de gloire humaine : c'est un chef qui règne sur la plèbe monastique, et il ne veut pas que Balthazar, comte d'Argonne et de Ripaire, destiné à prendre la crosse de ses mains défaillantes, se destitue lui-même de cet héritage, dans les accès frénétiques d'un repentir sans plus d'objet et fomenté visiblement par le Diable.

En cette communauté où se convulsent, dans l'ombre, les antagonismes de tempéraments et d'ambitions, Dom Marc c'est l'âme forte de sa simplicité, tout ingénue, toute confiée en Dieu, et dont la candeur passe toujours entre les subtilités de la science et les opportunités de la politique, pour aller tout droit vers la solution de l'amour. Dans cet esprit, il pousse Balthazar, son maître et son ami, à poursuivre, jusqu'au bout, la voie douloureuse et rédemptrice où il s'est engagé, car celui-là peut-il espérer se racheter, qui marchande et tempore avec son devoir ? Aussi, Balthazar ne se contentera-t-il point d'avouer son opprobre devant le chapitre de ses frères ; il n'y a là que l'humiliation, tandis qu'il cherche la souffrance et la peine : il criera sa faute en présence de tout le peuple, durant la messe... Ayant été bourreau, il faut, à présent, qu'il soit victime...

Drame magnifique, d'une intensité extraordinaire, qui se résume tout entier dans le ravage du remords en une grande âme, insatiable d'expiation et que rien ne saurait arrêter, ni le souci des autres, ni celui d'elle-même. Le vers orageux de Verhaeren dessine d'un trait autoritaire la physionomie fière et tourmentée de Dom Balthazar, crucifié dans son crime, comme aussi celles des moines, amis ou adversaires, qui s'agitent autour de lui : le Prieur, l'exquis Dom Marc,

Thomas, l'homme de l'école, qui raisonne et analyse Dieu, au lieu de l'aimer ; Militien, qui ne veut d'autre chemin de la terre au ciel que la foi...

Il était venu à la gloire ; l'admiration universelle lui avait fait comme une nouvelle et plus vaste patrie. C'est alors que, dans le plein épanouissement de sa maturité, il voulut se retourner vers sa petite patrie, pour se retremper dans la mémoire de ses origines, au contact de la vieille terre dont ils étaient faits, lui et son œuvre :

Son ciel hostile et violent m'a seul doté
De sourde résistance et d'âpre votonté
Et du rugueux orgueil dont est faite mon âme
Mon pays tout entier vit et pense en mon corps ;
Il absorbe ma force en sa force profonde,
Pour que je sente mieux à travers lui le monde
Et célèbre la terre avec un chant plus fort ¹⁾

Toute la Flandre ! Épopée une et diverse, toujours différente et toujours identique, polyptique aux mouvants volets, d'une couleur tantôt crue et ardente comme le sang ; tantôt veloutée comme le duvet d'un fruit ; tantôt fraîche comme la clarté matinale. Œuvre de dévotion et d'amour, qui, à l'égal de la contrée, pleine de réalisations et pleine de souvenirs, qu'elle illustre, est faite de matière et d'âme.

Le poète évoque la physionomie du pays, diverse infiniment et infiniment monotone, la richesse plantureuse de ses plaines ; l'exubérance de ses cultures, fécondées par le fleuve puissant et les rivières qui les sillonnent ; ses vastes perspectives, mornes dans l'hiver, étincelantes sous les soleils de l'été ; ses villages blancs et rouges, assis au bord des interminables routes qui, entre leurs rangées parallèles d'arbres courbés par les vents du large, fuient vers l'horizon ; ses villes, enfin, Bruges la volontaire ; Gand l'arrogante ; Anvers la fastueuse, celles où

1) Les *Tendresses premières* (1904). Les autres parties de TOUTE LA FLANDRE sont la *Guirlande des Dunes* (1907), les *Héros* (1908), les *Villes à pignons* (1910), et les *Plaines* (1911).

les lucratifs négoce de naguère se perpétuent dans les activités fiévreuses d'aujourd'hui, et celles où les jours anciens ne sont plus que comme des revenants de force et de beauté qui passent dans les brouillards taciturnes du rêve.

Il nous dit aussi les luttes acharnées de jadis, les communiers et les gueux, l'orgueil invincible des princes affronté à la ténacité sombre des tribuns, les saints des origines et les artistes du déclin... Tous ceux qui ont été, un moment, un des noms d'énergie ou de triomphe de la Flandre. Fresque animée où il semble que l'on voie défiler tour à tour, dans les perspectives houleuses du temps, sur on ne sait quel fond de travail obstiné et de violences subites, les siècles, figures rayonnantes et armées, qui, toutes, jettent, en passant, le cri de fierté de cette terre qui s'est conquise elle-même sur les éléments et sur les hommes...

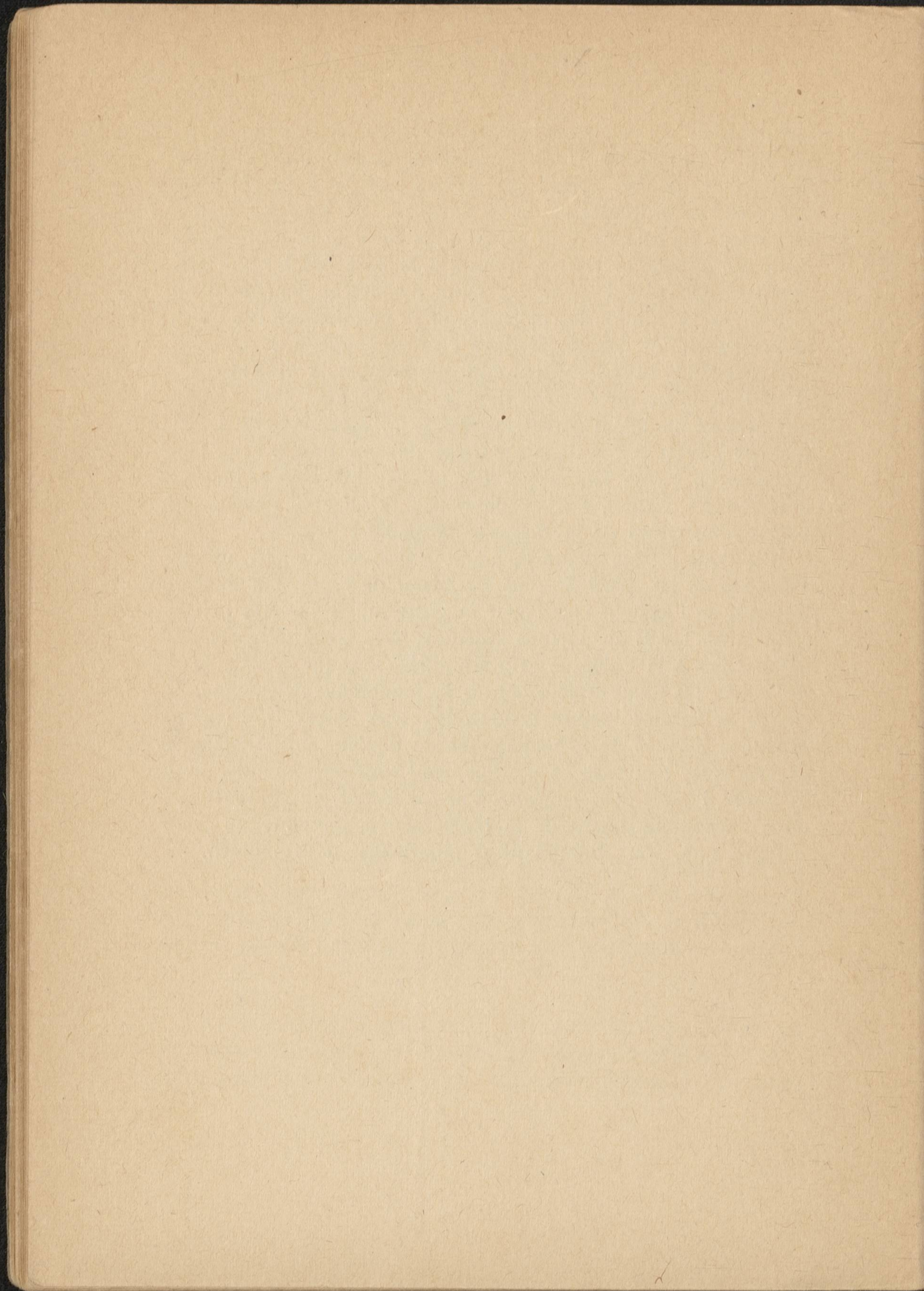
Son vers, chargé d'images, décrit, peint, chante ; sa voix, tendre, rude, émue, est ici oraison, là hymne, là tocsin de colère ou de bataille... Vertu incantatrice du poète : Tout ce que touche son verbe incandescent, la vie qui s'écoule, le passé qui s'attarde, devient signe, emblème, symbole... Chacune des choses qu'il marque et désigne de sa parole, sort de sa vulgarité, de sa poussière ou de son ombre, pour devenir un des traits de la face exaltée de la patrie, dont, peu à peu, il a modelé, sous nos yeux, l'effigie tout à la fois auguste et familière. Et partout, dans les pierres vétustes des monuments, dans les eaux gonflées du fleuve, et dans les nues gonflées d'eau du ciel, dans les horizons indéfinis de la Flandre et dans les visages fermés de ses habitants, il nous fait reconnaître les puissances de ce peuple singulier, patient et rétif, sensuel et mystique, positif et songeur, qui a grandi dans le silence, un silence qui est âme, qui est pensée, qui est action...

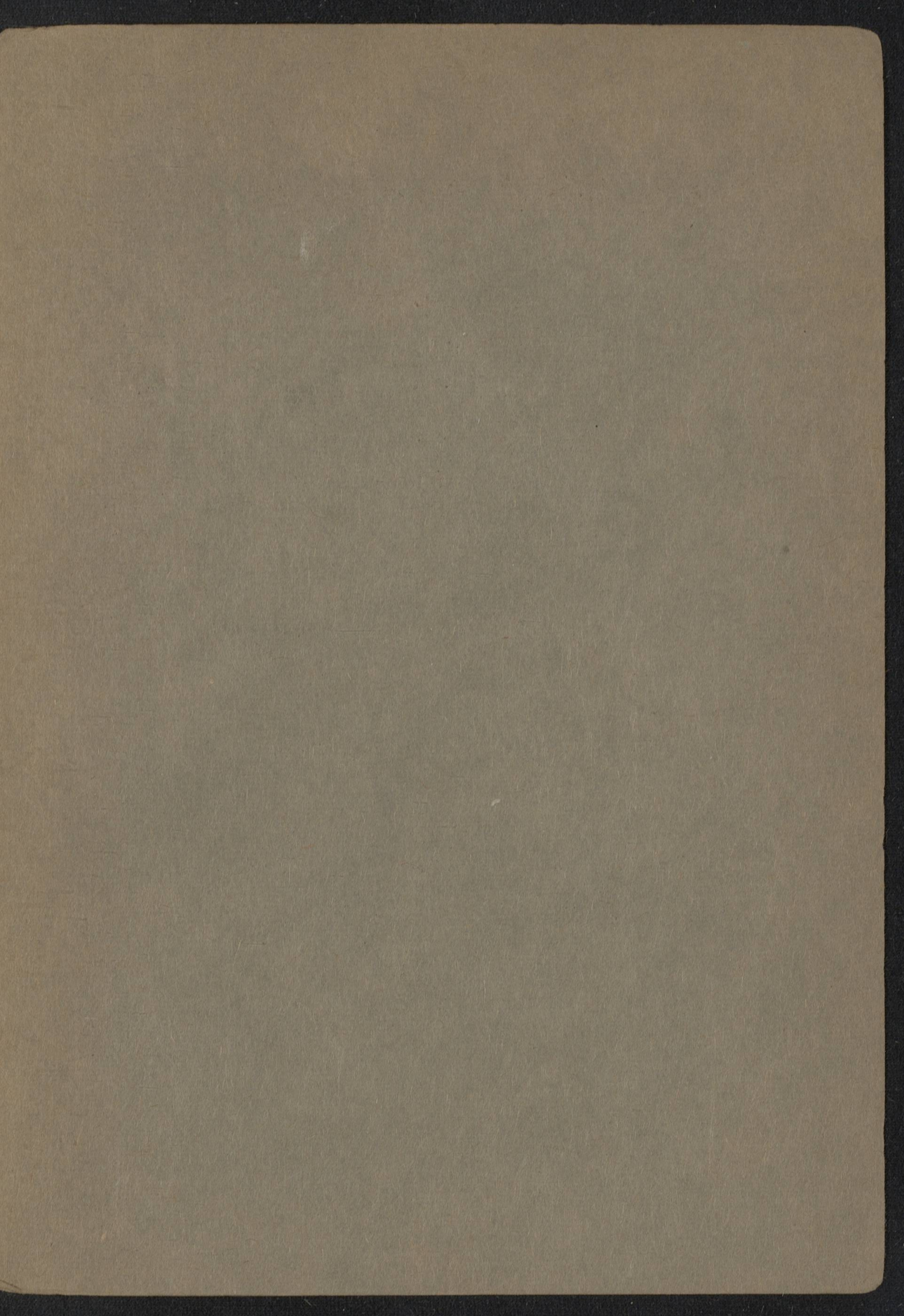
Alors ?... Alors, la guerre ! la moitié de l'Europe dressée en armes contre l'autre ; la monstrueuse alliance de l'immémoriale et toujours jeune rapacité germanique avec la sénile corruption

autrichienne. A cette heure sinistre, Verhaeren s'apprêtait précisément à publier les *Hautes Flammes*, incantation extatique de l'avenir, de cet avenir qui devait assister à la pacifique apothéose de la liberté et de la science... La liberté ? Livrée en proie... La science ? un soldat plus cynique et de moindre pitié encore que les autres, associé à la ruée des hordes allemandes... Quant à l'avenir ?... Deux avenir se heurtaient au milieu de la fumée des incendies et le miaulement des obus, inconciliables, et l'on vivait dans l'atroce angoisse de ne pouvoir discerner lequel d'entre eux maîtriserait la destinée.

Ah ! le beau rêve dont, depuis des années, l'enivrement augmentait en lui, d'œuvre en œuvre !... Brutalement, l'événement l'avait rejeté dans un passé devenu tout à coup chimérique, en même temps que son auteur illusionné, « l'homme d'autrefois » auquel, « avec émotion », Verhaeren dédiait les pages vengeresses de la *Belgique sanglante* (1915).

Il n'avait jamais connu la haine. Voici, maintenant, qu'elle s'empare de lui, pour ne plus lui laisser de repos. Qu'importe le poids de l'âge ?... C'est pour la patrie, c'est pour la justice qu'il milite !... Il va partout suscitant sans trêve de nouvelles sympathies à la Belgique et à ses alliés, sonnant le ralliement de toutes les âmes droites contre la ténébreuse Allemagne. Il publie sa dernière œuvre lyrique, les *Ailes rouges de la guerre*, quelques poèmes de véhémence et de douleur, où Allemagne et Belgique, bourreau et victime, sont confrontées, l'une pour la honte, l'autre pour la gloire. Puis, il meurt, en combattant, dans l'accomplissement de la tâche sacrée, incertain de cette victoire que, tout frémissant d'impatience, il attendait...







La Collection d'études « *Les Grands Belges* » fondée par M. Eugène Bacha, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque Royale de Belgique, fera connaître, en dehors de tout esprit de parti, la vie et l'œuvre de ceux de nos compatriotes qui se sont illustrés dans le domaine de la Science, des Beaux-Arts, de la Littérature et de la Politique.

OUVRAGES PARUS :

ARNOLD GOFFIN : *Emile Verhaeren.*

M. DEVIGNE : *Constantin Meunier.*

M. DE RUDDER : *Guido Gezelle.*

